MEDÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS,

PAR Mr. DE LONGEPIERRE.

NOUVELLE ÉDITION.

Bibliotheca Nationale NAPOLI

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

67281

ACTEURS.

MEDÉE, Fille d'Æete Roi de la Colchide, Femme de Jaſon.

JASON, Prince de Theſſalie.

CRÉON, Roi de Corinthe.

CREUSE, Fille de Créon.

Les ENFANS, de Médée.

RHODOPE, Confidente de Médée.

IPHITE, Confident de Jaſon.

CYDIPPE, Confidente de Creüſe.

SUITE DE CRÉON.

La Scene eſt à Corinthe, dans le Palais de Créon.

MEDÉE,

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

JE ſais ce que je dois à l'amour de Médée.
Ceſſe, Iphite, à mes yeux d'en rétracer l'idée.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grece, à Colchos;
Ne traverſe que trop ma joie & mon repos.
Mais du ſort, de l'amour la fatale puiſſance
Fait taire mes remords & ma reconnoiſſance;
Et de ces deux tyrans les violentes loix,
Ne laiſſent ni l'amour, ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug preſſant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes deſtins & mes vœux à Corinthe.
En vain Médée en proie à ſes tranſports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains; mais, ami, j'adore la Princeſſe.
Du deſtin de Jaſon ſouveraine maîtreſſe,
Elle aſſervit mon ame à ſon pouvoir vainqueur:
L'éclat de ſes beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur embraſé d'une ardeur violente,
Ne ſauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuſe douceur
Séduit votre raiſon par ſon appas flatteur.
Votre ame toute entiere avidement s'y livre;
Mais ſi fuyant, Seigneur, le plaiſir qui l'énivre,
Vous vouliez repouſſer un dangereux poiſon;
Si vous daigniez encor conſulter la raiſon,
Vous banniriez bientôt Creüſe de votre ame,
Et vous étoufferiez une funeſte flamme.

JASON.

Non, la raiſon ici d'accord avec mon cœur,
Autoriſe ma flamme, & ſoutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Souleve contre nous toute la Theſſalie.
Ce Tyran, de mon trône injuſte uſurpateur,
De ſes crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu ſais comme Médée ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appas d'une vaine eſpérance,
De ſes propres enfans en a fait ſes bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par morceaux;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaſte armant pour venger ſon trépas,
J'obéis au Deſtin, je quittai ſes Etats;
Et Créon ſeul oſant plaindre notre diſgrace,
Lorſque d'un fier Tyran la haine nous menace,
M'a reçu dans ſon ſein, moi, Médée & mes fils,
D'une triſte maiſon infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main ſalutaire,
Et le Ciel de mon ſort le rend dépoſitaire.
Envain je chercherois en de nouveaux climats,
L'aſyle & le repos qu'il m'offre en ſes Etats.
Pour moi ſon amour brille & ſon eſtime éclate,
Il me regarde en pere; il m'applaudit, me flâte.
Cependant trop inſtruit par mes malheurs divers,
Toujours du ſort jaloux je crains quelque revers,
Mon ennemi demande & Médée, & ma tête:
Irrité d'un refus, à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime, il eſt vrai, Créon eſt généreux;
Mais on porte à regret le poids des malheureux;
Quelque noble penchant qui pouſſe à les défendre,
Iphite, on craint de voir ſes Etats mis en cendre,
Ses peuples aſſervis, & ſon trône ébranlé.
Souvent même Créon flotte & paroît troublé.
D'ailleurs, trop prévenu d'une haine ſecrete,
A Médée à regret il donne une retraite;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux,
Qui pourroit retomber juſques ſur ſon époux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'aſſurer en Créon un appui ferme & ſtable.
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prévenir, & fixer l'inconſtance du ſort.
Pour ſa fille avec joie il voit briller ma flamme;
Elle regle ſes vœux, & peut tout ſur ſon ame;
Creüſe ſeule enfin peut m'aſſurer Créon.
Hé bien! l'amour, Iphite, aveugle-t-il Jaſon?

IPHITE.

C'eſt ainſi que l'Amour trop fertile en excuſes,
Aveugle par ſon charme, & ſéduit par ſes ruſes.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ſes pieges flatteurs ſongez à vous garder.
Hé quoi ! d'un autre amour votre ame poſſédée,
Trahira les bienfaits & l'eſpoir de Médée ?
Ni les droits de l'hymen, ni ſa fidelle ardeur...

JASON.

Qu'un tel ſecours eſt foible, & défend mal un cœur,
Iphite. Ah ! quand l'amour regne avec violence,
Que peut la foible voix de la reconnoiſſance ?
Il eſt vrai que Médée a tout oſé pour moi.
Je m'accuſe, & rougis de ce que je lui doi.
Mais tranſporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie & mon devoir, & Médée, & moi-même.
Je m'énivre à longs traits d'un aimable poiſon ;
L'amour devient alors ma ſuprême raiſon ;
Et d'un feu violent l'impérieuſe flamme
Etouffe tout le reſte, & triomphe en mon ame.
Je ſens, je ſens alors que mon trépas certain,
Les bontés de Créon, le courroux du Deſtin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la Princeſſe ;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe & me preſſe,
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ſes yeux ;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puiſſans que Médée & ſes charmes,
Si-tôt que je les vis m'arracherent les armes.
Et quel cœur ſoutiendroit leurs feux éblouiſſans,
Leur éclat dangereux, leurs regards languiſſans ?
Cette jeune pudeur ſur ſon viſage peinte,
Et ſur ſon front ſerein cette nobleſſe empreinte,
Cette douce fierté, cette aimable langueur ;
Un je ne ſais quel charme innocent & flatteur ;
Ce ſouris dont l'appas reveille la tendreſſe,
Et ce maintien auguſte, & cet air de déeſſe ;
Enfin, en la voyant, ébloui, tranſporté,
Je crus voir, & je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels ſont vos projets ? que pouvez-vous prétendre ?

JASON.

D'écouter ma tendreſſe, & de tout entreprendre.
L'amour ſe flatte, Iphite, & ſe croit tout permis.
Que n'oſe point un cœur à ſon pouvoir ſoumis ?
Le Roi me veut pour gendre ; & ma belle Princeſſe
Semble favoriſer mes ſoins & ma tendreſſe :
Il offre ſa couronne & Creüſe à mes vœux ;
M'oppoſerois-je au ſort qui veut me rendre heureux ?

Je ne puis réſiſter à ces douces amorces ;
Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypſipile à Lemnos,
Pour chercher la Toiſon, & voler à Colchos ?
Et cependant, ami, cette grande conquête
Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieu ! que fera Médée ? & quel affreux courroux
Ne l'enflammera point contre un parjure époux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez ſa vengeance.
Vous ſavez de ſon art juſqu'où va la puiſſance.
La nature eſt ſoumiſe à ſes commandemens.
Elle trouble le ciel, l'enfer, les élémens ;
Elle arrête à ſon gré les aſtres dans leur courſe.
Les torrens les plus fiers remontent vers leur ſource.
La Lune ſort du ciel ; les manes des tombeaux.
Elle lance la foudre, & change en ſang les eaux.
Vous ſavez...

JASON.

Je le ſais ; ceſſe de me le dire ;
Mais de l'amour auſſi je ſais quel eſt l'empire.
Plus puiſſant que ſon art, plus fort que ſon courroux ;
De Médée en fureur il ſuſpendra les coups.
Elle m'aime, il ſuffit ; & ſa tendreſſe extrême
Parlera puiſſamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je ſaurai la fléchir, je ſaurai l'appaiſer.
Mais à tout ſon courroux duſſai-je m'expoſer,
Je n'écoute & ne ſuis que l'ardeur qui me preſſe.

IPHITE.

De grace, examinez...

JASON.

Ah ! je vois ma Princeſſe.
Conſidere à loiſir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, & ne l'adorer pas ?
Rien n'eſt à redouter, à fuir que ſa colere.

SCENE II.

JASON, CREUSE, IPHITE, CYDIPPE

CREUSE.

JE croyois en ces lieux trouver le Roi mon pere.
On vient de m'aſſurer qu'il vous cherche, Seigneur.

JASON.

Je n'ai point vu le Roi, Madame ; mais mon cœur,
Par de profonds reſpects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter & prétendre
Que vous daigniez auſſi me chercher quelque jour ?
Cet eſpoir n'eſt-il pas permis à mon amour ?

Jamais, vous le ſavez, ardeur ſi violente
Ne régna dans un cœur & n'en fut triomphante.
Tout le jure là vos yeux; ſoins, vœux, empreſſemens,
Mes remords immolés, mes tranſports, mes ſermens;
Et mes tendres reſpects, & mes ardens hommages,
Vous ſont de cet amour d'inviolables gages.
Je ſens un feu ſi vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas?

CREUSE.

Hé! le puis-je Seigneur? une jeune Princeſſe
Ne doit qu'à ſon époux déclarer ſa tendreſſe.
Il eſt vrai que le Roi, qui doit régler mes vœux,
Eſtime vos vertus, applaudit à vos feux:
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme;
Si j'oſe après cela vous découvrir mon ame:
J'eſtime ainſi que lui, cet illuſtre Jaſon,
Qui ſurmonta Neptune & conquit la Toiſon;
De la gloire amoureux, prodigue de ſa vie;
L'ornement de la Grece, & l'effroi de l'Aſie;
Le chef de nos guerriers, la fleur de nos Héros;
Dont le nom eſt vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant m'entraîneroit ſans peine;
Mais un fatal obſtacle & m'arrête & me gêne.
Médée eſt votre épouſe: & des nœuds ſi puiſſans
Mettent un frein trop juſte à mes vœux innocens.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon ame?
Tandis qu'un autre hymen vous attache...

JASON.

Ah! Madame,
Ceſſez, ceſſez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, réprouvé par les Dieux;
Dès demain, dès ce jour faut-il briſer ſes chaînes?

CREUSE.

Mais qui m'aſſurera, qu'inſenſible à ſes peines,
Vous puiſſiez ſoutenir ſa vue & ſa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux & votre cœur?
Je crains un long penchant; ſa tendreſſe; ſes larmes;
Je redoute ſes yeux, je redoute ſes charmes:
Son art eſt au-deſſus de tout l'effort humain,
Seigneur, & de votre ame elle ſait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour & ſi long & ſi tendre.
Je crains...

JASON.

Ah! diſſipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainſi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoiſſez mieux ce cœur, Madame, & ma tendreſſe.
Rien ne peut m'enlever à ma belle Princeſſe.

Je défie à la fois les mortels & les Dieux,
Et tout l'art de Médée, & l'enfer, & les cieux.
Si ſa préſence ici vous alarme & vous bleſſe,
Il faut vous délivrer du ſoupçon qui vous preſſe.
Un véritable amour éclate avec plaiſir.
Commandez ſeulement; je ſuis prêt d'obéir.
Je donnerois mon ſang; j'immolerois ma vie.
Trop heureux que pour vous le ſort me l'eût ravie.

CREUSE.

J'entends le Roi, Seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCENE III.

JASON, CREUSE, CREON, *ſuite.*

CREON.

JE vous cherchois, Seigneur. Savez vous qu'en ces lieux
Un nouvel Envoyé du Roi de Theſſalie
Vient demander raiſon du meurtre de Pélie?
De mes refus Acaſte offenſé juſtement,
Veut bien ſuſpendre encor ſon fier reſſentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à ſa vengeance;
Ou qu'au-moins la chaſſant du ſein de mes Etats,
Je refuſe un aſyle à ſes aſſaſſinats.
Il me preſſe...

JASON.

Ah! Seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triſte victime?
Pourroit-il...

CREON.

En faveur de vos fils & de vous,
Je ne veux point livrer Médée à ſon courroux.
Mais eſt-il juſte auſſi, Jaſon, que de ſes crimes,
Mes ſujets innocens deviennent les victimes,
Et que d'une étrangere appuyant les forfaits,
De mes heureux Etats je trouble ainſi la paix?
Non; il faut qu'elle parte, & qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à ſa ſuite.
Je le veux. Cet exil eſt néceſſaire à tous;
Pour Acaſte, pour moi, pour ma fille, pour vous,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeſte objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ſes cris & ſa fureur.
Je hais juſqu'à ſa vue, elle me fait horreur.
Des ſonges effrayans, des préſages ſiniſtres,
Des redoutables Dieux les auguſtes miniſtres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.

Rompez avec éclat le charme qui vous lie :
Expiez un hymen qui tache votre vie.
Aſſez & trop long-temps ſes liens mal tiſſus,
Terniſſent votre gloire & ſouillent vos vertus.
Aſſez & trop long temps avec douleur la Grece
Voit gémir ſous le joug de cette Enchantereſſe
Le plus grand des Héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle & de ſes forfaits.
Juſtifiez ainſi l'appui que je vous donne.
Poſſédez à ce prix ma fille & ma couronne.
Je veux que dès demain l'aſtre brillant du jour,
Ait vu partir Médée en commençant ſon tour ;
Et que Corinthe ainſi n'étant plus profanée,
Il ſe prête avec joie à ce doux hymenée.

JASON.

Je cede à vos raiſons, j'obéis. Mais Seigneur
Daignez par vos bontés adoucir ſon malheur
Par tout ce qui pourra rendre ſon ſort moins rude,
Conſolez ſes ennuis, flattez ſa ſolitude.

CREON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je conſens à remplir vos deſirs généreux ;
Et pour mieux adoucir ſon déplaiſir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ :
Qu'au bonheur de leur Roi nos ſujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La ſource de ſa joie & la fin de ſa crainte.
Que des chants d'hymenée & d'aimables concerts
Commencent cette fête & rempliſſent les airs.
Que du Dieu de l'hymen les feux ſacrés s'allument ;
Qu'on pare les autels, & que les Temples fument.
Jaſon trouve une épouſe enfin digne de lui.
Daignent les juſtes Dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célebre & fortunée !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, *ſeule.*

OU ſuis-je, malheureuſe ? où portai-je mes pas ?
Qu'ai-je vu ? qu'ai-je oui ? je ne me connois pas.
Furieuſe, je cours, & doute ſi je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille ?

Corinthe rétentit de cris & de concerts.
Ses autels ſont parés ; ſes Temples ſont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuſe pompe.
Tout vante ma Rivale, & l'ingrat qui me trompe.
Jaſon, il eſt donc vrai, juſques-là me trahit !
Jaſon, honteuſement me chaſſe de ſon lit !
Il m'ôte tout eſpoir ! épouſe infortunée !
Que dis-je, épouſe ! hélas ! pour nous plus d'hymenée;
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux juſtes, Dieux vengeurs,
De la foi conjugale auguſtes protecteurs,
Garans de ſes ſermens, témoins de ſes parjures,
Puniſſez ſon forfait, & vengez nos injures.
Toi ſur-tout, ô Soleil, j'implore ton ſecours !
Toi qui donnas naiſſance à l'auteur de mes jours;
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me deſtine !
Et Corinthe jouit de ta clarté divine !
Retourne ſur tes pas, & dans l'obſcurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté.
Ou plutôt, donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je ſaurai tout réduire.
Je tomberai ſur l'Iſthme avec ton char brûlant.
J'abîmerai Corinthe & ſon peuple inſolent.
J'écraſerai ſes Rois ; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe ſépare.
Mais où vont mes tranſports ; eſt-ce donc dans les cieux,
Que j'eſpere trouver du ſecours & des Dieux ?
Déïtés de Médée, affreuſes Euménides,
Venez laver ma honte & me ſervir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur.
Que toute pitié meure & s'éteigne en mon cœur.
Que de ſang altéré, que de meurtres avide,
A l'Iſthme il faſſe voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je ! De bien loin ſurpaſſons ces forfaits ;
De ma tendre jeuneſſe ils furent les eſſais.
J'étois & foible & ſimple, & de plus innocente.
L'amour ſeul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embraſent à préſent d'une juſte fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit, il faut qu'il nous ſépare.

SCENE II.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

HE bien ! tu vois le prix que me gardoit Jaſon.
L'ingrat couronne enfin ſa noire trahiſon.
Il épouſe Creüſe, & la pompe s'apprête ;
Tout m'annonce ma mort. Mais à quand cette fête ?

RHODOPE.

Madame, cet hymen ſe célebre demain.

MEDÉE.

Demain ! le tems eſt court & le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeſte hymenée !
Hélas ! à quels malheurs êtes-vous condamnée ?

MEDÉE.

Ah ! rien n'eſt comparable aux horreurs de mon ſort.
Rhodope, qui l'eût cru ? Jaſon jure ma mort.
Au plus honteux deſtin ſon mépris me ravale.
Il m'attache en eſclave au char de ma rivale.
J'ai tout oſé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parens, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat, juſqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompenſe !
Pour prix de cette amour qui n'a voulu que lui,
Il me laiſſe ſans rang, ſans honneur, ſans appui.
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,
Proſcrite, fugitive, odieuſe, exilée ;
Et ſeule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis,

RHODOPE.

Trop indigne de vous après ſa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MEDÉE.

Hé ! puis je triompher de mon fatal amour ?
Malheureuſe ! tout cede à mon art redoutable.
La nature ſe trouble à ma voix formidable.
Tout tremble, tout fléchit ſous mon pouvoir vainqueur,
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur.
L'amour brave ma force & mépriſe mes charmes ;
Il rit de ma fureur, & m'arrache des larmes.
Pour un perfide encor il trouble ma raiſon.
J'aime ; que dis-je aimer ? j'adore encor Jaſon.
Pour lui je trahirois encor pere & patrie ;
Pour lui j'immolerois mon repos & ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Ceſſe pour un ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeſte état que vous êtes à plaindre !

MEDÉE.

Il eſt vrai, je la ſuis ; mais plus encor à craindre ;
On n'offenſa jamais Médée impunément.
Mais, que dit ma rivale ? & que fait ſon amant ?

RHODOPE.

Ah ! Madame, il ſoupire aux pieds de la Princeſſe !

Et n'eſt plus occupé que du feu qui le preſſe.

MEDÉE.

Ton ſang va me venger, lâche & perfide époux!
Tu mourras... quelle horreur vient glacer mon courroux?
Et depuis quand Médée eſt elle ſi timide?
Son cœur n'eſt-il hardi que pour un parricide?
Après tant d'innocens immolés ſans remords,
Je reſpecte un ingrat digne de mille morts.
Ah! qu'il meure. Où m'emporte une jalouſe rage?
Qu'il meure! ce Héros, ton amour, ton ouvrage;
Le fruit de tant de ſoins, de périls, d'attentats,
L'objet de tant de vœux... Non, il ne mourra pas.
Quelque juſte fureur dont je ſois poſſédée;
Qu'il vive, & s'il ſe peut, qu'il vive pour Médée;
Ou, ſi de mon bonheur le deſtin eſt jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut, pour d'autres que pour nous.
C'eſt Créon qui le force à l'hymen qui m'accable;
Créon mérite ſeul mon courroux implacable,
Lui, qui de ſon pouvoir énivré follement,
Me ravit mon époux, m'arrache mon amant;
Fait régner en tyran le crime & le divorce,
Et ne connoît des droits que l'injure & la force.
Qu'il périſſe & ſa race. Accablons ſon orgueil;
Mettons ſon inſolence & ſa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah! modérez de grace une douleur ſi forte.
Etouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux,
Madame; c'eſt Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MEDÉE, CREON, RHODOPE, *ſuite.*

CREON.

Jaſon avec ma fille unit ſa deſtinée.
Vous entendez déjà chanter leur hymenée.
Madame, à ce divorce il faut vous préparer,
De Jaſon & de nous il faut vous ſéparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune.
Fuyez ces lieux; fuyez une pompe importune:
Obéiſſez au ſort; & quittant mes états,
Cherchez un ſûr aſyle en de nouveaux climats.
Acaſte le demande, & Corinthe m'en preſſe:
A ce prix entre nous la guerre affreuſe ceſſe:
Votre exil eſt le ſceau d'une éternelle paix.
En vain m'oppoſerois-je aux vœux de mes ſujets.
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime.
Malgré tout mon pouvoir vous ſeriez leur victime.
Quel joug ne briſ[illegible] un peuple audacieux?

Quel frein arrêteroit ce monſtre furieux !
A ſes cruels tranſports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le ſort, la paix, vos jours tout ſemble y conſpirer.
J'ai voulu vous l'apprendre & vous y préparer.

MEDEE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre ;
Vous me chaſſez enfin. Dites-moi ſeulement
Quel attentat m'attire un ſi dur traitement ?

CREON.

Quoi, Médée eſt ſurpriſe & demande ſes crimes !

MEDÉE.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits légitimes ?
Un Tyran par la force agit dans ſes Etats ;
Un Roi juſte au coupable apprend ſes attentats.
Parlez donc : ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si juſqu'à m'accuſer vous ne daignez deſcendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir :
Voici les miens, Créon. Vous n'avez qu'à choiſir.
J'ai ſauvé ce Héros que vous vantez ſans ceſſe,
Le plus pur ſang des Dieux, & la fleur de Grece.
Sans moi, pour conquérir la ſuperbe Toiſon,
Qu'auroient pu ces Héros, & ce fameux Jaſon ?
Leur bouche a-t-elle oſé m'en dérober la gloire ?
S'ils vous l'ont déguiſée, apprenez en l'hiſtoire :
» Dans une forêt ſombre, un Dragon furieux
» Conſervoit du Dieu Mars le dépôt précieux.
» Ses yeux étincelloient d'une affreuſe lumiere ;
» Jamais le doux ſommeil ne charma leur paupiere ;
» Et veillant nuit & jour, ſes terribles regards
» Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
» Farouches défenſeurs de la forêt ſacrée,
» Deux Taureaux menaçans en occupoient l'entrée.
» Il falloit mettre au joug ces Taureaux indomptés ;
» Des fureurs de Vulcain miniſtres redoutés,
» Ils vomiſſoient au loin une brûlante haleine,
» Et de torrens de flamme ils inondoient la plaine.
» Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux ſillons ;
» Voir des dents d'un ſerpent naître des bataillons ;
» Et vaincre ces ſoldats enfantés par la terre,
» Qui tous ne reſpiroient que le ſang & la guerre.
» Parmi tant de périls, quel Dieu, ſans mon ſecours,
» De vos triſtes Héros eût conſervé les jours ?
» Sur le Deſtin jaloux j'emportai la victoire :
» J'empêchai leur trépas ; je les couvris de gloire ;
» Et leur ſacrifiai, remords, crainte, pudeur,
» Mon pere, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
» Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompenſe.

» Vous jouiſſez du reſte, & par mon aſſiſtance.
» Pour les avoir ſauvés, je ne demande rien.
» Je vous les laiſſe tous; mais laiſſez moi mon bien.

CREON.

Ainſi donc, à l'ouir, Médée eſt innocente.
Ou devroit conſacrer ſa vertu bienfaiſante.
La Grece...

MEDÉE.

Me doit tout, & ne ſauroit jamais
D'un aſſez digne prix couronner mes bienfaits.
Toutefois que ſert-il d'affecter un faux zele?
J'ai tout fait pour Jaſon, & n'ai rien fait pour elle.
Il me coûte aſſez cher, l'ingrat! pour être à moi.
Si l'on veut m'exiler, & me manquer de foi,
De quel droit oſez-vous ſéparer nos fortunes?
Même ſort nous eſt dû; nos cauſes ſont communes.

CREON.

Ah! de grace avec vous ne le confondez pas;
Jaſon eſt innocent de tous vos attentats.

MEDÉE.

Non: il eſt criminel, ce Héros magnanime.
En tirer tout le fruit, c'eſt commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenſer...

CREON.

Ma patience enfin commence à ſe laſſer,
Et pourroit...

MEDÉE.

Ah! Tyran, la mienne eſt déjà laſſe.
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis moi mon époux.
Tu le peux; mais Tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CREON.

Ah! c'eſt trop long tems contraindre ma colere.
Va, ſors de mes Etats, ſors, barbare étrangere.
Abandonne Corinthe, & cours en d'autres lieux
Porter tes attentats & le courroux des Dieux.
D'un monſtre tel que toi délivre mon Empire;
Ceſſe d'infecter l'air qu'en ces lieux on reſpire;
De ton horrible aſpect ne ſouille plus mes yeux,
Et n'empoiſonne plus la lumiere des Cieux.
Va ſemer à Colchos l'horreur & l'épouvante,
Vas y hâter des Dieux la juſtice trop lente.
Demain, dès que l'aurore allumera le jour,
Précipite tes pas; fuis loin, fuis ſans retour;
Ou, contentant les Dieux las de tes injuſtices,
Tu périras, barbare, au milieu des ſupplices.
Tu peux choiſir. Adieu.

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

TYran, n'en doute pas:
Mon choix eſt fait. Demain je ſors de tes Etats.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en ſortir.
Mais Rhodope, l'ingrat que j'aime & qui m'offenſe,
A-t-il pu conſentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MEDÉE.

O toi, qui vois mon trouble & cauſes ma douleur,
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur;
Remets-le dans mes fers, efface ſon injure;
Rends-moi, Dieu tout-puiſſant, le cœur de ce parjure:
Tout mon art n'y peut rien: ſeul tu peux le fléchir.
Prête un charme à mes pleurs qui puiſſe l'attendrir.

SCENE V.

MEDÉE, JASON, RHODOPE.

MEDÉE.

ENfin, c'en eſt donc fait, mon époux m'abandonne
Il conſent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.
L'exil, vous le ſavez, n'eſt pas nouveau pour moi.
J'ai ſu pour vous, Jaſon, m'en impoſer la loi.
Sa cauſe eſt ce qui fait ma peine & ma diſgrace;
Je fuyois pour Jaſon, & c'eſt lui qui me chaſſe.
N'importe; obéiſſons aux loix de mon époux.
Partons, puiſqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Theſſalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je ſur le Phaſe, où mon pere jirrité
Réſerve un juſte prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jaſon ſeul bannie,
Ai-je encor quelque aſyle en Europe, en Aſie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un Roi fameux qui regne ſur le Phaſe,
Dont l'Empire s'étend du Boſphore au Caucaſe;
Dans ces riches climats, où ſes heureux ſujets,
De l'or le plus brillant parent juſqu'aux forêts.

Tréſors, ſceptre, parens, j'ai tout quitté ſans peine,
Pour ſuivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le ſavez, Jaſon, pour vous j'ai tout quitté.
Eſt-ce donc là le prix que j'avois mérité ?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur néceſſaire,
Où des Dieux contre nous me réduit la colere.
Je partage vos maux, je reſſens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, nos enfans, le Deſtin qui m'accable,
Les bontés de Creüſe, & les bienfaits du Roi,
Me font...

MEDÉE.

Oſes-tu bien en parler devant moi ?
Ingrat ! quel vain détour, quelle odieuſe excuſe !
Les bienfaits de Créon, les bontés de Creüſe !
Que ſont-ils près des miens ? & quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits ?
J'ai conſervé cent fois & ta vie & ta gloire.
Reſſouviens-t-en, ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces tems, où vil rebut du deſtin & des flots,
Tu vins chercher ta perte & la mort à Colchos.
En vain de la Toiſon tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars ;
Sous cent formes la mort offerte à tes regards ;
Ces enfans de la terre affamés de carnage ;
Ces tourbillons de feu, ces monſtres pleins de rage.
Alors, ingrat, alors, qu'eût fait Créon, pour toi ?
En butte à tant de morts, qu'aurois-tu fais ſans moi ?
Pour toi, je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les guerriers, & par leurs propres armes,
Je domptai les Taureaux ; j'aſſoupis le Dragon ;
Enfin, je te livrai la fatale Toiſon.
Je fis plus ; je quittai ma patrie & mon pere ;
J'étouffai le nature, & déchirai mon frere ;
J'affrontai le naufrage & la mort pour Jaſon.
J'immolai ton Tyran, je rajeunis Æſon.
Ta vie eſt un tiſſu des bienfaits de Médée.
Creüſe, ingrat, peut elle en effacer l'idée ?

JASON.

Juſques dans le tombeau, rempli de vos bienfaits,
Jaſon en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur, ſi vos yeux pouvoient lire.
Hélas ! vous y plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le ſort conſpire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril ?

MEDÉE.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire aſſez ample ?
Je t'en aurois donné le courage & l'exemple ;
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'euſſe encor ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes,
Pour attendrir ton cœur n'eſt il point d'autres routes ?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour;
Mais ſouviens-toi du moins de mon fidele amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verſer des larmes.
Au nom de notre amour jadis ſi plein de charmes,
Au nom de notre hymen & de ſes ſacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux ;
Si tes fils te ſont chers, ne trahis point leur mere.
Dans ces portraits vivans on reconnoît leur pere.
Prens pitié; non de moi, mais de ces innocens ;
Et te laiſſe toucher à des traits ſi puiſſans.
Hélas ! dans les malheurs dont le ſort les menace,
Plus que jamais ſenſible à leur âge, à leur grace ;
Croyant te voir, de pleurs je ſens baigner mes yeux ;
Et ton amour encor m'en eſt plus précieux.
Sauve-moi, ſauve-les ; & plains leur deſtinée.
Suivant dans ſon exil leur mere infortunée ;
Quels maux...

JASON.

Ceſſez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfans ! j'en mourrois de douleur.
Ah ! d'un tréſor ſi cher mon cœur eſt trop avare,
Pour craindre que jamais le deſtin m'en ſépare.
Rien ne peut les ravir à mes embraſſemens.

MEDÉE.

Quoi tu prétends auſſi m'arracher mes enfans ?
Tu prétends me ravir le ſeul bien qui me reſte ?
Je ne jouirai pas de la douceur funeſte
De voir leur innocence appaiſer mes fureurs ?
Et de ſi cheres mains n'eſſuyeront point mes pleurs ?
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre !

JASON.

Je veux leur faire un ſort, leur aſſurer un rang ;
Qui les comble de gloire & réponde à leur ſang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur pere,
Ils trouveront ici plus d'un Dieu tutélaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,
Et les confondra même avec ſes petits fils.

MEDÉE.

Périr plutôt cent fois qu'eſſuyer cet outrage !
Lâche ; ſouiller mon ſang par un vil aſſemblage !
Voir les fils du Soleil ſous le joug abattus,
Avec ceux de Siſyphe unis & confondus !

L'heureux Jaſon languit. Mais, ma belle Princeſſe,
Partagez-vous du moins ma joie & ma tendreſſe?
Aimez-vous des tranſports dont vous cauſez l'ardeur,
Sentez vous du plaiſir à faire mon bonheur?
Vous ne me dites rien. Quelle raiſon ſecrette,
Dans ces heureux momens peut vous rendre muette?
Une ſombre langeur que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat ſerain.
Que vois-je! à vos yeux même il échappe des larmes!
D'où viennent vos frayeurs, d'où naiſſent vos alarmes?
Ai je pu, ma Princeſſe, offenſer vos beaux yeux?
Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? & vous ſuis-je odieux?

CREUSE.

Moi, vous haïr, Seigneur! quelle injuſtice extrême!
Et ma bouche & mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur ſuit mon devoir. Tous mes ſoins, tous mes vœux
N'aſpirent qu'à vous plaire & qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur, je ne ſais quelle crainte
M'alarme malgré moi, tient ma joie en contrainte;
N'a-t-on pas vu cent fois les Dieux même jaloux,
Traverſer un bonheur pour des mortels trop doux.
Je plains même, je plains le deſtin de Médée,
Et ce funeſte amour dont elle eſt poſſédée.
Daignent les juſtes Dieux ſoulageant ſa douleur,
Ne pas faire ſur nous retomber ſon malheur.
Hélas! ſi quelque jour leur fatale colere
Empoiſonnoit le cours d'un deſtin ſi proſpere?

JASON.

Ah! calmez ces frayeurs. Les Dieux juſtes toujours
De vos proſpérités feront durer le cours.

CREUSE.

Mais quand des Dieux, Seigneur, je n'aurois rien à craindre?
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre?
Vous me répondez d'eux; répondez moi de vous.
Hélas! ſi vous briſiez un jour des nœuds ſi doux,
Et ſi vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, oh Ciel! dans ma douleur mortelle?

JASON.

Vous pleurez, ma Princeſſe, & vous pouvez penſer,
Que jamais votre amant puiſſe vous offenſer.
Quel outrage cruel vous faites à ma flamme?
Ai-je donc ſi mal dans mes yeux, dans mon ame?
Ah! rien ne peut jamais éteindre un feu ſi beau.
On verra ſon ardeur durer juſqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence!
Vos yeux ne ſont-ils pas garants de ma conſtance?

CREUSE.

Hypſipile & Médée, objets de vos amours,
Se ſont laiſſés ſurprendre à de pareils diſcours,

Et de nouveaux objets votre ame poſſédée,
A laiſſé cependant Hypſipile & Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble ſans raiſon,
Madame, banniſſez un injuſte ſoupçon.
Hypſipile & Médée en prévenant mon ame,
Avoient ſu m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, ſenſible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques ſoins à ſon tour;
Et d'y répondre au moins, ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais dès que je vous vis, un trouble impérieux,
Aſſervit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une preſſante ardeur l'extrême violence,
Surmonta ma raiſon, força ma réſiſtance;
Et je ſentis enfin que juſques à ce jour,
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un ſi parfait amour bravera la mort même.
J'en atteſte des Dieux la puiſſance ſuprême.
Puiſſent ces Dieux vengeurs, ſi je trahis ma foi,
Epuiſer leur courroux & leurs foudres ſur moi.
Si votre cœur m'aimoit, il prendroit ma défenſe.
Un véritable amour bannit la défiance.

CREUSE.

Un véritable amour eſt-il jamais ſans ſoins?
Je ne craindrois pas tant, hélas! ſi j'aimois moins.

JASON.

Si vous ſentez mes feux, ah! ſentez donc ma joie;
Et que dans vos tranſports votre amour ſe déploie.
Si près de rendre heureux votre fidele amant,
Prenez part, s'il ſe peut, à ſon raviſſement.

CREUSE.

Vous le voulez; je cede & ma triſteſſe change.
Je reſſens votre joie & pure & ſans mélange.
Oui, Jaſon, je me rends, & l'amour eſt vainqueur.
Il comble tous mes vœux, m'aſſurant votre cœur.
Adieu, je vais aux pieds des Autels de ſa mere,
Implorer ardemment ſon ſecours tutélaire;
La preſſer d'augmenter nos fidelles ardeurs,
Et de verſer ſur nous ſes plus douces faveurs.

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable Princeſſe
Répond à vos tranſports, & ſent votre tendreſſe,
Tout flatte votre eſpoir; tout conſpire à vos vœux,
Et vous ſemblez toucher au ſort le plus heureux.

JASON.

Que je ſerois heureux, je le confeſſe, Iphite,
i je pouvois calmer un trouble qui m'irrite!
t ſi goûtant en paix un ſi parfait bonheur,
'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur!
Mais je ne puis bannir une importune idée.
mes yeux malgré moi par-tout s'offre Médée.
e ſouvenir cruel m'afflige & me pourſuit.
uſqu'aux pieds de Creüſe il me trouble & me ſuit.
Grands Dieux! quel ſort fatal, quelle loi trop ſévere
es plaiſirs les plus grands rend la douceur amere!
uel noir poiſon ſe mêle au ſort le plus charmant!
t ne ſauroit-on être heureux impunément?
otre bonté jalouſe avec caprice enchaîne
es biens & les tourmens, les plaiſirs & la peine.
u faîte du bonheur on pouſſe des ſoupirs;
t l'amertume naît dans le ſein des plaiſirs.
h! c'eſt trop. De mon ſort ſoyons enfin le maître.
éjà je ſens le calme en mon ame renaître.
éjà... Je vois Médée! ô Dieux! trop juſtes Dieux!
e peut-on un moment ſe ſouſtraire à vos yeux!
uand je crois être heureux, ſoudain votre juſtice
onfond tous mes projets & m'offre mon ſupplice.
ue lui dire? fuyons.

SCENE III.

ASON, MEDÉE, IPHITE, RHODOPE

MÉDÉE.

SEigneur, où fuyez-vous?
ne viens point brûlant d'un injuſte courroux,
ius accabler ſans fruit de cris & de reproches.
ſſez de redouter ma vue & mes approches.
s yeux s'ouvrent enfin; je connois mon erreur.
mour & la raiſon ont vaincu ma fureur.
ii, je ſens que mon cœur, dans ſes vives alarmes,
us excuſe, vous plaint, & vous prête des armes.
vois que le deſtin vous force à me bannir.
e le Ciel rompt les nœuds dont il ſut nous unir;
cédant ſans murmure au revers qui m'accable,
n'impute qu'au ſort un coup inévitable.
viens donc réparer par un prompt repentir,
s fureurs où mon cœur ne pouvoit conſentir,
acer mes tranſports, expier mes menaces,
votre vue encore adoucir mes diſgraces;
condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
ir la derniere fois pleurer auprès de vous,
bliez mes tranſports, oubliez ma colere;

Et ne vous ſouvenant que d'un ſi tendre amour,
Recevez mes adieux en ce funeſte jour.

JASON.

C'en eſt trop. Ah ! de grace, épargnez-moi, Madame.
Aimez moins un ingrat qui trahit votre flamme.
N'offrez point à ſes yeux cette tendre douleur.
C'eſt augmenter mon trouble & déchirer mon cœur.
C'eſt redoubler l'horreur du deſtin qui m'accable ;
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine & vos tranſports jaloux.
Ah ! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MEDÉE.

Ah ! laiſſez-moi l'amour dont je ſuis poſſédée.
C'eſt lui ſeul qui m'anime ; & la triſte Médée
Ne peut, tel eſt ſon ſort, ceſſer de vous chérir.
Elle vous aimera juſqu'au dernier ſoupir.
Vivez ; régnez heureux. Mais pour grace derniere
Ne me refuſez pas une juſte priere.
Souffrez que j'oſe encor vous preſſer en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour.
Ils ſuffiront, Seigneur, pour conſoler leur mere.
Je croirai, les voyant, revoir encor leur pere.
Et par ces doux objets mon amour affermi,
Vous poſſédant en eux ne vous perd qu'à demi.
Ce n'eſt pas pour long-temps que je vous les demande ;
Et je jouirai peu d'une faveur ſi grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux.
Bientôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux.
Ils reviendront, Seigneur, jouir de votre gloire,
Et vous conter la fin de ma funeſte hiſtoire.

JASON.

Hélas ! qu'exigez-vous ? pourquoi me demander
Le ſeul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder ?
Demandez moi plutôt & mon ſang & ma vie,
Que la Parque ſans eux m'auroit bientôt ravie ;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MEDÉE.

Hé bien ! jouiſſez-en, poſſédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel ſe faiſant violence,
Cede enfin à vos vœux, & s'impoſe ſilence.
Conſervez chérement un ſi précieux bien.
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en ſoient le ſoutien,
Jouiſſez de leur vue, & goûtez leurs careſſes ;
Sans jalouſie entr'eux partagez vos tendreſſes :
Faites-leur un deſtin illuſtre & glorieux :
Rendez les, s'il ſe peut, dignes de leurs ayeux.
Enfin qu'en les voyant la tendreſſe de pere
Vous faſſe quelquefois ſouvenir de leur mere ;
Et que pour adoucir les maux que je prévoi ;

Le bruit dans mon exil en vienne juſqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace !
Eſt-il rien que pour eux ma tendreſſe ne faſſe ?
Les grandeurs, les plaiſirs vont les environner ;
Et je ne me fais Roi, que pour les couronner.

MEDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette aſſurance.
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence.
Je tremble avec raiſon que ſes reſſentimens
Ne puniſſent mes fils de mes emportemens ;
Et que pour m'accabler, ſa trop juſte colere
Ne ſe venge ſur eux du crime de leur mere.
A Creüſe bientôt je vais les envoyer.
Pour eux, au nom des Dieux, allez vous employer.
Adouciſſez Créon, attendriſſez Creüſe.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuſe :
C'eſt lui, c'eſt la douleur qui m'a fait égarer ;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoiſſez mal Créon & ſa clémence ;
Un ſi prompt repentir déſarmant ſa vengeance ;
Senſible à vos malheurs, ſes ſoins & ſes bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes ſouhaits.
Je vais remplir vos vœux & calmer ſa colere.

MEDÉE.

Peignez-lui bien, Seigneur, mon repentir ſincere.
Je veux dès ce ſoir même abandonner ces lieux.
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

JASON.

Puiſſe le juſte Ciel à mes vœux favorable,
Vous accorder, Madame, un repos déſirable.
Jaſon à ſon deſtin cédant avec regret,
Nourriſſant loin de vous un déplaiſir ſecret,
Gardera chérement dans le fond de ſon ame,
Le tendre ſouvenir d'une ſi belle flamme.
L'abſence ni le temps n'effaceront jamais
De ſon cœur affligé, le prix de vos bienfaits.

SCENE IV.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire ;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je ſais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats,
Graver des ſouvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai ſouffert, Rhodope, à cacher ma colere !
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire !

Ma rage s'eſt accrue; & ce torrent fougueux
Va plus rapidement ſe déborder contr'eux.
Il ne me rèſte plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces Dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poiſons, mes charmes ſont tous prêts;
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lûmineuſe & d'or étincellante:
Parure ineſtimable, ornement précieux
Où l'art & la richeſſe éblouiſſent les yeux.
Le Soleil mon ayeul, favoriſant mon pere,
Pour préſent nuptial en fit don à ma mere;
Et ſemble avoir mêlé, pour enrichir ſes dons,
Le feu de ſa lumiere à l'or de ſes rayons.
C'eſt de tous les tréſors, où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre;
Tu ſais qu'en arrivant en ces funeſtes lieux,
De Creüſe éblouie elle enchanta les yeux.
Admirant ſon éclat, & vantant ſa richeſſe,
Elle a tout employé, prieres, dons, promeſſe,
Pour pouvoir poſſéder ce ſuperbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il ſerve d'inſtrument.
Je vais l'empoiſonner & par mon art funeſte
Mêler un prompt venin à ſon éclat céleſte;
Mille ſucs empeſtés, mille charmes divers;
Et la rage, & la mort, & l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans, pour cacher ma vengeance,
En feignant d'implorer ſes ſoins & ſa clémence,
Miniſtres non ſuſpects de mon courroux affreux.
Portent à leur Marâtre un don ſi dangereux.
Mais allons engager mes Dieux dans ma querelle.
J'entends déjà leur voix qui m'anime & m'appelle.
Terribles Dieux du Styx, je marche ſur vos pas;
Dans ce preſſant beſoin, ne m'abandonnez pas.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDÉE.

IL eſt temps d'achever le charme & ma vengeance.
Hécate, viens pour moi ſignaler ta puiſſance.
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux,
Viens, je vais conſommer mes myſteres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre; & ma robe empeſtée
A bu les ſucs mortels dont elle eſt infectée.

Aux

Aux poiſons j'ai mêlé mes charmes les plus forts.
Mais que pourroient ſans toi mes impuiſſans efforts ?
Grande Divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poiſons & la flamme inviſible,
Que j'ai ſu confier à ce don précieux.
Sur-tout cache-la bien aux regards curieux ;
Et qu'au gré de mes vœux impuiſſante ou fatale ;
Elle dévore ſeuls Créon & ma Rivale.
Qu'elle épargne tout autre & ne conſume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, & viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la ſens qui m'échauffe & m'entraîne.
Tout mon cœur en frémit & je reſpire à peine ;
Une ſoudaine horreur fait dreſſer mes cheveux ;
Mes yeux percent la nuit du ſéjour ténébreux.
Je vais me faire ouir dans l'empire des Manes ;
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin profanes.

SCENE II.

MEDÉE, *ſeule.*

Miniſtres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables Tyrans de l'Empire infernal,
Dieux, ô terribles Dieux du trépas & des Ombres,
Et vous, Peuple cruel de ces Royaumes ſombres,
Noirs Enfans de la nuit, Manes infortunés,
Criminels ſans relâche à ſouffrir condamnés,
Barbare Tiſiphone, implacable Mégere,
Nuit, Diſcorde, Fureur, Parques, Monſtres, Cerbere,
Reconnoiſſez ma voix & ſervez mon courroux.
Dieux cruels, Dieux vengeurs, je vous évoque tous.
Venez ſemer ici l'horreur & les alarmes.
Venez remplir ces lieux & de ſang & de larmes.
Raſſemblez, déchaînez tous vos tourmens divers ;
Et s'il ſe peut, ici tranſportez les Enfers.
On m'exauce. Le Ciel ſe couvre de ténebres :
L'air au loin retentit de hurlemens funebres.
Tout redouble en ces lieux le ſilence & l'horreur.
Tout répand dans mon ame une affreuſe terreur.
Ce Palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre ;
Son ſein vomit des feux & l'enfer ſe découvre.
Quel eſt ce criminel qui cherche à ſe cacher ?
Je reconnoit Siſyphe à ce fatal rocher :
Témoin des maux cruels qu'on prépare à ſa race,
Il ſe cache de honte, & pleure ſa diſgrace.
Son déſeſpoir commence à ſoulager le mien.
Le crime de ta race eſt plus noir que le tien,
Audacieux Siſyphe, & le Roi du Tartare
Ne ſauroit vous trouver de peine aſſez barbare.
Mais quels fantômes vains ſortent de toutes parts ?

Que de Spectres affreux s'offrent à mes regards ?
Quelle ombre vient à moi ? que vois-je ? c'eſt mon pere ?
Quel coup a pu ſi-tôt lui ravir la lumiere ?
Chere Ombre, apprends-le moi ? Ma fuite & ma fureur,
Hélas ! t'ont fait ſans doute expirer de douleur.
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle Ombre ſanglante
Se jette entre nous deux terrible & menaçante.
De bleſſures, de ſang, couvert, défiguré.
Ce Spectre furieux paroît tout déchiré.
C'eſt mon frere. Oui, c'eſt lui ; je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere Ombre, à ma rage inhumaine.
Pardonne. L'amour ſeul a cauſé ma fureur.
Il fut ton aſſaſſin ; il ſera ton vengeur.
Et ſaura t'immoler de ſi grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ſes crimes.
Le ſang... tout diſparoît ; tout fuit devant mes yeux.
Tiſiphone avec moi reſte ſeule en ces lieux.
Noire fille du Styx, Furie impitoyable,
Ah ! ceſſe d'attiſer mon courroux effroyable,
Calme de tes ſerpens les affreux ſifflemens.
Tu ne peux ajouter à mes reſſentimens.
Ne ſonge qu'à ſervir une fureur ſi grande.
Hécate, le deſire, & je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Déïtés,
J'ordonne. Obéiſſez, ſourdes Divinités.
Le charme réuſſit. Pourſuivons ma vengeance.

SCENE III.

MEDÉE, RHODOPE.

MEDEE.

Viens, Rhodope ; mon art ne craint plus ta préſence.
Le charme eſt conſommé. C'en eſt fait, & jamais
Un eſpoir plus certain ne flatta mes ſouhaits.
Apporte promptement ma Robe précieuſe.
Pour mes Ennemis ſeuls elle eſt contagieuſe.
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes Enfans ; conduis-les en ces lieux.
Je veux les préparer à ſervir ma vengeance ;
Et feignant d'obéir au Tyran qui m'offenſe,
Leur cacher mes deſſeins, afin qu'ils trompent mieux,
De leurs maux & des miens les Auteurs odieux.

SCENE IV.

MEDÉE, *ſeule.*

Enfin de mes Tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reſte plus qu'à parer mes victimes.
Le ſacrifice eſt prêt. L'heure approche, & mon cœur

Triomphe & s'applaudit déjà de ſon bonheur.
(*Rhodope apporte la robe de Médée, & ſort pour amener ſes enfans.*)
Cours chercher mes Enfans. O ſuperbe parure,
Préſent qui va ſervir à venger mon injure,
Cache bien les tréſors que mon art t'a commis.
Mes plus chers intérêts à toi ſeuls ſont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne !
Ah ! ſeul tu me tiens lieu d'empire & de Couronne.

SCENE V.

MEDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

MEDÉE.

APprochez, approchez, jeunes infortunés;
Qu'aux maux preſqu'en naiſſant le Ciel a condamnés.
On va nous ſéparer par une loi ſévere.
C'en eſt fait, mes Enfans, vous n'avez plus de Mere.
Je ne jouirai plus de vos tranſports charmans.
Le ſort cruel m'arrache à vos embraſſemens.
Votre vue eſt un bien que ſa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne ſeront point fermés.
Il vous eſt interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le Ciel vous précipite;
Et vous aſſerviſſant à de cruelles loix,
Il vous donne des fers dont je ſens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils; cédons à la fortune.
Quittez cette fierté près des Rois importune,
Votre ſort a changé; changez auſſi de vœux:
L'abaiſſement, mes fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre ſang; oubliez vos ancêtres;
Eſclaves, apprenez à ménager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainſi qu'à vos vrais Dieux,
Eſſayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la Princeſſe.
Offrez-la de ma part; peignez-lui ma triſteſſe;
Qu'un juſte repentir ſurmonte ma fureur:
Que j'implore pour vous ſes bontés, ſa faveur.
Allez; de vos deſtins à préſent Souveraine,
Mes fils, c'eſt votre mere, & de plus votre Reine.
Sans rougir, à ſes pieds, d'abord proſternez-vous.
Baiſez avec reſpect ſa robe & ſes genoux;
Et par vos ſoins flatteurs, par vos tendres careſſes,
Appuyez vivement la foi de mes promeſſes.
Qui vous peut retenir? Mes fils, vous ſoupirez,
Et vous n'oſez lever vos yeux mal aſſurés.
Je le vois. Votre ſang répugne à ces foibleſſes.

Les neveux du Soleil ont horreur des baſſeſſes.
Mais c'eſt l'arrêt du ſort. Vous pouvez ſans rougir,
Imiter mon exemple, à mes loix obéir. *à Rhodope.*
Tu pourras au beſoin leur ſervir d'interprete,
Rhodope, conduis-les; fais ce que je ſouhaite;
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCENE VI.

MEDÉE, *ſeule.*

TOut ſuccede à mes vœux, & mon deſſein s'avance.
Ne m'abandonnez pas, rempliſſez ma vengeance,
Dieux, redoutables Dieux, qu'avec ardeur je ſers,
Qui venez de m'ouir du plus creux des enfers.
Dans le piege fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes tyrans énivrés de leur joie.
Que Médée aſſervie à tant d'abaiſſement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offenſe au moment qu'on m'outrage.
Déjà je crois vous voir remplir toute ma rage.
Déjà je vois tomber & Creüſe & Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jaſon?
Comment punir aſſez ſon crime déteſtable?
De tous vos ennemis il eſt le plus coupable.
Enfantons quelque monſtre; inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits ſurpaſſe la noirceur,
Dieux! que m'inſpirez-vous? quelle barbare image?
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante & ſurpaſſe mes vœux.

SCENE VII.

MEDÉE, SES ENFANS, RHODOPE.

RHODOPE.

VOtre préſent, Madame, a charmé la Princeſſe.
Ne pouvant ſe laſſer d'en vanter la richeſſe.
Dès ce ſoir ſans ſoupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empreſſe à l'admirer.
Jaſon & vos préſens les aſſurent, Madame,
Que la raiſon éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faiſant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du ſort.
Enfin tous deux comblant vos enfans de careſſes,
Ont témoigné pour eux les dernieres tendreſſes.
Que vois-je! vous pleurez. Si près de vous venger,
Quel trouble vous ſaiſit & vient vous affliger?

MEDÉE.

RHODOPE.

Vous gémiſſez; d'où naiſſent ces alarmes ?
Attachant ſur vos fils vos yeux baignés de larmes,
Vous frémiſſez, Madame; & changeant de couleur,
Vous détournez ſoudain la vue avec horreur.

MEDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en ſecret la balance.
Je pleure avec raiſon ces enfans malheureux.
Quel crime les condamne, & qu'ont-ils fait aux Dieux ?
Dans un âge ſi tendre ils vont perdre leur mere,
Et les infortunés n'ont déjà plus de pere.
Eſclaves, étrangers, ſans appui, ſans ſecours,
Quelle ſuite de maux va marquer tous leurs jours !
C'eſt en vain que je vais leur ravir leur Marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt ſous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel aſtre empoiſonnant votre triſte naiſſance,
Mes fils, verſa ſur vous ſa cruelle influence ?
Languiſſant ſous le joug, gémiſſant dans les fers,
Le deſtin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous conſumerez dans un vil eſclavage,
Eſſuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel ſort... Ah ! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur !
Pour les fils du Soleil quel indigne partage !
Quel coup... mon amour meurt, & ſe transforme en rage.
C'en eſt fait. Innocens, vous me tendez les bras.
Ces regards careſſans, ce ſouris plein d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma foibleſſe,
Juſqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendreſſe.
Hélas ! en ſouriant, vous répandez des pleurs.
Infortunés ! déjà ſentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces careſſes ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendreſſes.
De votre triſte mere il faut vous détacher;
A de ſi doux plaiſirs il faut nous arracher.
En vain j'avois ſur vous fondé mon eſpérance.
En vain je me flattois d'élever votre enfance.
Il nous eſt interdit de nous voir déſormais;
O mes fils ! il nous faut ſéparer pour jamais.

RHODOPE.

Epuiſez vos tranſports, Madame. La Princeſſe
Pour un temps aſſez court s'en prive & vous les laiſſe.
Elle leur a preſcrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs & vos adieux.

MEDÉE.

L'orgueilleuſe déjà leur commande & m'outrage !

O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels, à quel ſort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau ſang des Dieux !
Ma fureur ſe réveille, & l'amour la ranime.
Oſons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance & bornons leur malheur.
Que dis-tu, miſérable, & que veut ta fureur ?
Non, pour finir leurs maux, il n'eſt plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie.
Frappons... frappons...

UN DES ENFANS.

Ah ! Dieux. Ma mere ! qu'avez-vous ?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, & d'où vient ce courroux ?
Je tremble.

MEDÉE.

Je frémis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
O mon ſang ! ô mes fils, ſi chers à mes deſirs !
Objets de ma tendreſſe & de mes déplaiſirs ;
Infortunés auteurs de ma douleur amere ;
Approchez mes enfans, embraſſez votre mere.
Empreſſez-vous encor d'obéir à mes loix ;
Et baiſez-moi du moins pour la derniere fois.
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble & redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs ! qu'ils me ſont chers ! hélas !
Mon lâche amour, mes pleurs ne les ſoulagent pas.

SCENE VIII.

MEDÉE, *ſeule.*

TU les aimes, cruelle, & tu les laiſſe vivre ;
Aux malheurs les plus grands ta foibleſſe les livre ;
Et ta pitié barbare, en reſpectant leurs jours,
Du plus affreux deſtin leur prépare le cours.
Ah ! lâche ! ſuis-tu donc un foible amour pour guide ?
Sauve-les ; tu fais bien. Leur pere moins timide,
Pour venger tes tyrans leur percera le flanc.
Quoi ! leur pere à Creüſe immoleroit mon ſang !
Non, mes enfans jamais ne ſeront ſa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfans d'un infidele époux :
Adoptés par Creüſe, ils ne ſont plus à nous.
Ah ! s'ils ſont innocens, auſſi l'étoit mon frere.
J'immolerois mes fils ! ô trop barbare mere !
Ah ! plutôt... L'heure approche ; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me ſéparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite & mes alarmes.
S'attachant à leur mere, & tous baignés de larmes,

De mes bras, de mon ſein, on va les détacher;
A l'amour maternel on va les arracher.
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur pere;
Qu'ils meurent. Auſſi-bien ils ſont morts pour leur mere.
O Jaſon! ô mes fils! amour, haine, fureur,
Ceſſez par vos combats de déchirer mon cœur!
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'aſſemble;
Le tems fuit; le mal preſſe. Accordez vous enſemble.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

AH! Madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez, ſans différer de ces funeſtes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y regne l'épouvante.
Votre préſent fatal a paſſé votre attente;
Et vos fiers ennemis mourans, déſeſpérés;
Succombent au poiſon dont ils ſont dévorés.
A peine, à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaiſir cette robe fatale,
Qu'un feu ſombre & cruel, une inviſible ardeur
Embraſe tout ſon corps, & conſume ſon cœur.
Un funeſte poiſon courant de veine en veine,
Allume dans ſon ſang une flamme inhumaine,
Qui pénetre avec force & s'attache à ſes os.
C'eſt en vain qu'on s'empreſſe à ſoulager ſes maux.
La robe dévorante à ſon corps attachée,
Y nourrit le venin de ſa flamme cachée,
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe ſans obſtacle & regne avec fureur.
Qui veut la ſecourir, de ſa perte complice,
Loin de la ſoulager, redouble ſon ſupplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embraſement.
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon ſaiſi d'horreur à l'arracher s'empreſſe.
Mais du charme auſſi-tôt la flamme vengereſſe,
Dans ſon ſein embraſé porte les mêmes feux:
Il ſe ſent conſumer d'un poiſon rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui le preſſe,
Servez-vous des momens que ce trouble vous laiſſe.
Profitez de l'horreur qui regne dans ces lieux,
Et fuyez pour jamais leur aſpect odieux.

MEDÉE.

Que je fuye! ah! Rhodope, au comble de la gloire,

Mon ſang doit aſſouvir ſa rage furieuſe ;
Et vos ſoins, votre amour, loin de me ſecourir,
Irritent le poiſon dont je me ſens mourir.
Envieux du plaiſir que m'offre votre vue,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue ;
Et l'amour ſeul, plus fort que ſes enchantemens,
M'anime & me ſoutient encor quelques momens.
Ecoutez-moi, Seigneur. Mes maux ni ma foibleſſe
Ne ſauroient ralentir l'ardeur de ma tendreſſe.
La mort même ne peut éteindre un feu ſi beau.
Je l'emporte avec moi dans l horreur du tombeau,
Mon amour y vivra. La fortune jalouſe
N'a pu ſouffrir, Jaſon, de me voir votre épouſe.
Mais la cruelle au moins me laiſſe la douceur,
De mourir près de vous, poſſédant votre cœur.
Je goûte en mes tourmens cette douceur ſecrette,
La vie & les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique & tendre objet de mes vœux les plus doux,
Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.
Trop heureuſe en effet, ſi comblant mon attente,
Les Dieux... Ah ! quel tourment ! quelle ardeur devorante !
Mon ſupplice s'accroît ; je me ſens déchirer :
Je brûle. Adieu, Jaſon, il faut nous ſéparer.

JASON.

Nous ſéparer ! ô Dieux ! ah ! rigueur qui me tue.
Nous ſéparer ! quel coup pour mon ame éperdue !
Ah ! je ſouffre à la fois mille horribles tourmens !
Quoi ! tous les Dieux ſont ſourds à mes gémiſſemens !
Je vous perds pour jamais ; en vain je les implore.
Et j'ai ſeul allumé ce feu qui vous dévore !
Non, je ne verrai point un ſi cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CREUSE.

A trop de déſeſpoir votre ame s'abandonne.
Vivez, Jaſon, vivez. C'eſt moi qui vous l'ordonne.
Ne me refuſez pas dans mon ſort rigoureux
L'unique & dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le ſouvenir d'une triſte Princeſſe.
Conſervez-lui, Jaſon, toute votre tendreſſe.
Elle meurt votre épouſe. A la face des Dieux,
Recevez donc ma main & mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains reſtes de vie,
A vous prouver l'amour dont mon ame eſt remplie ?
Hélas ! on n'a jamais aimé ſi tendrement ;
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteſte les Dieux. Mes forces s'affoibliſſent :
Ma voix, mon ſang ſe glace, & mes yeux s'obſcurciſſent.
Malgré le ſort cruel qui va nous déſunir,
Mon cœur vous aime encor à ſon dernier ſoupir.

Tu lui voles le temps que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à ſon ſort unir ta deſtinée?
Hâte toi de conclure un ſi doux hymenée!
Le ſacrifice eſt prêt, & le temple eſt orné;
On n'attend plus que toi: cours, époux fortuné.

JASON.

Quoi! la barbare encor & m'inſulte & m'outrage!
Faut-il que par ſon art elle brave ma rage?
Je ne puis l'immoler à ma juſte fureur!
Son ſang appaiſeroit Creüſe & ma douleur.

MEDÉE.

Oui, Jaſon, à Creüſe il faut quelque victime;
Et mon ſang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai verſé le plus pur de ce ſang.

JASON.

Comment?

MEDÉE.

A tes deux fils j'ai ſu percer le flanc.
Regarde ce poignard & cette main ſanglante;
C'eſt de mon ſang, du tien, qu'elle eſt teinte & fumante.
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi, ſans t'occuper du ſoin de te venger,
Si déjà ton ardeur languit pour la Princeſſe;
Si tu fuis, inconſtant, ta nouvelle maîtreſſe;
Cours du moins, pere heureux, à tes fils expirans:
Rends-leur les derniers ſoins, embraſſe les mourans.

JASON.

Ah! barbare!

MEDÉE.

En eſt ce aſſez, & connois-tu Médée?
De ſon affreux pouvoir garderas-tu l'idée?
Oublieras-tu ſa haine ainſi que ſon amour?

JASON.

Monſtre, à tes propres fils avoir ravi le jour!
Pourquoi ſacrifier d'innocentes victimes?

MEDÉE.

Ils étoient nés de toi. demandes-tu leurs crimes?
Ma trop juſte fureur a dû les en punir;
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir:
Te délivrer d'un joug que ton eſprit abhorre;
Rompre ces derniers nœuds qui nous ſerroient encore;
Et pour mieux t'oublier, effacer ſans retour
Juſqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'eſt pas ſans remords que je m'y ſuis forcée.
Tu m'en as inſpiré l'audace & la penſée;
Tu m'as ſeul enhardie à ce cruel deſſein,
Infidele, & c'eſt toi qui leur perce le ſein.

JASON.

Quoi! les Dieux irrités, pour te réduire en poudre,